

Bertrand Gervais  
Alice van der Klei  
Marie Parent  
Université du Québec à Montréal

Introduction. La banlieue  
avec et contre ses clichés

**P**hénomène d'urbanisation majeur, la banlieue a pris de multiples formes en Occident après la Deuxième Guerre mondiale. En Amérique du Nord, alors qu'elle avale progressivement des kilomètres de territoire, elle est devenue une figure incontournable de l'imaginaire contemporain — incontournable et, d'une certaine manière, embarrassante. Les auteurs qui participent à ce collectif le soulignent tous l'un après l'autre : la banlieue génère presque à tout coup le même lot de tropes, de thèmes et d'images constamment ressassés dans le discours social.

Depuis *Mr. Blandings Builds His Dream House*<sup>1</sup>, le cinéma a fait de la banlieue plus qu'un décor, mais un véritable filtre à travers lequel filmer la société nord-américaine, ses aspirations, ses défaillances

---

1. H. C. Potter, *Mr. Blandings Builds His Dream House*, États-Unis, 1948, 94 min.

et ses faux-semblants. *Edward Scissorhands*<sup>2</sup> et *The Truman Show*<sup>3</sup> se sont inscrits dans cette veine. En littérature, de *Revolutionary Road*<sup>4</sup> à *The Virgin Suicides*<sup>5</sup>, en passant par *The Fire-Dwellers*<sup>6</sup> et *The Stepford Wives*<sup>7</sup> — œuvres qui sont toutes passées à l'écran! —, les écrivains ont fait éclater les baies vitrées des bungalows pour révéler la part sombre d'existences supposément sans histoires. À la télévision, les séries *Mad Men*<sup>8</sup>, *Desperate Housewives*<sup>9</sup> et *Weeds*<sup>10</sup>, entre autres, ont remis ces préoccupations au goût du jour. Au Québec, de *Dée*<sup>11</sup> au *Ciel de Bay City*<sup>12</sup>, l'écriture de la banlieue s'est inscrite dans un mouvement de retour sur le passé récent pour mieux exposer les racines du mal nord-américain. La différence, la diversité, l'étrangeté y seraient si fortement réprimées, voire refoulées, que l'espace suburbain devient, dans la fiction, le lieu du secret, du mensonge, du crime, de la trahison et de la fraude, comme s'il exhibait tout ce que la norme n'arrive pas à contenir. Ses bungalows ne peuvent être qu'une façade, parce que la vie qui s'y déroule serait sinon bien trop insignifiante, négligeable.

Dans une perspective sociologique ou urbanistique, il n'y a bien sûr pas *une* banlieue, mais *des* banlieues qui présentent toutes des caractères singuliers<sup>13</sup>. Pourtant, dans la fiction, il semble parfois

---

2. Tim Burton, *Edward Scissorhands*, États-Unis, 1990, 105 min.

3. Peter Weir, *The Truman Show*, États-Unis, 1998, 103 min.

4. Richard Yates, *Revolutionary Road*, New York, Little, Brown, 1961.

5. Jeffrey Eugenides, *The Virgin Suicides*, New York, Farrar Straus Giroux, 1993.

6. Margaret Laurence, *The Fire-Dwellers*, New York, Knopf, 1969.

7. Ira Levin, *The Stepford Wives*, New York, Random House, 1972.

8. Matthew Weiner, *Mad Men*, États-Unis, 2007-2015, 92 épisodes.

9. Marc Cherry, *Desperate Housewives*, États-Unis, 2004-2012, 181 épisodes.

10. Jenji Kohan, *Weeds*, États-Unis, 2005-2012, 102 épisodes.

11. Michael Delisle, *Dée*, Montréal, Leméac, 2002.

12. Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Montréal, Hélotrope, 2008.

13. C'est ce que revendiquent la sociologue Andrée Fortin et l'architecte Carole Després. Voir « Introduction », A. Fortin, C. Després, G. Vachon [dir.], *La banlieue revisitée*, Québec, Nota bene, 2002, p. 9-10.

n'en exister qu'une seule, la Banlieue qui renvoie à un mode de vie, une culture, orientés par des valeurs telles que la famille, la sécurité, la propreté, la vie privée, le conformisme, l'individualisme, le matérialisme, la mobilité sociale et physique. Celui qui s'y intéresse est forcé de constater la prédominance de cette figure dans la production artistique et littéraire contemporaine en même temps que sa relative pauvreté. Comment lire, alors, ces représentations de la banlieue et de ses habitants qui semblent toujours proposer le même refrain?

C'est à cette entreprise risquée que s'est consacré ce collectif, en se penchant sur les représentations littéraires, visuelles et discursives de la banlieue nord-américaine depuis 1945. Au fil des articles, la définition de la banlieue n'est pas stable, incluant bien sûr les périphéries des grandes villes nord-américaines, mais parfois aussi les anciennes paroisses autonomes (Rosemont ou Saint-Léonard, à Montréal), ou bien une ville comme Granby, région satellite de Montréal et de Sherbrooke. Cette mobilité des limites de la banlieue nous force à la reconnaître à la fois comme un mouvement d'urbanisation fondé sur l'étalement et comme un mode de vie qui comporte ses formes de sociabilité, ses objets, ses arts de faire. Les articles présentés ici tiennent compte de sa « mythologie », mais cherchent d'abord à dépasser ces lieux communs et stéréotypes pour interroger ce à quoi les œuvres nous donnent *aussi* accès : les espoirs, les contrariétés, les projets et les habitudes de ceux qui l'habitent, y naissent et y grandissent, sans nécessairement penser qu'ils sont condamnés à vivre en périphérie du monde.

## Première partie : La banlieue. Grandeurs et misères d'un imaginaire

La banlieue est un territoire imaginaire miné où il est ardu d'échapper aux jugements méprisants mille fois entendus. Les articles de cette première partie démontrent qu'il est possible (et nécessaire) de renouveler le discours critique sur cet objet. Leurs auteurs se détournent du portrait convenu des banlieusards aliénés,

accablés par la banalité et le conformisme de leur mode de vie, pour proposer de nouvelles pistes d'analyse qui viennent reconfigurer cet imaginaire et penser autrement sa socialité.

**Daniel Laforest** présente en guise d'ouverture une archéologie de l'imaginaire des banlieues québécoises, en postulant que celui-ci diffère radicalement du modèle américain. Pour lui, Ville Jacques-Cartier, une municipalité de la Rive-Sud aujourd'hui annexée à Longueuil, est la figure fondatrice de cet imaginaire en rupture avec le récit national québécois fondé sur l'opposition ville-campagne. **Jonathan Lachance** apporte une contribution du côté de l'histoire de l'architecture, débusquant les origines du mythe banlieusard au Canada en analysant l'impact des travaux de la Société Centrale d'Hypothèques et de Logement (SCHL). Lachance décrit le projet architectural, social et urbain porté par la Société, fortement teinté idéologiquement, mais il cherche aussi à mettre en perspective la critique virulente qui l'accable encore à ce jour en mettant en évidence l'écart entre le mythe et la réalité historique. L'article de **Sophie Marcotte** et de **Sylvain David** vient nuancer la vision d'une banlieue architecturalement homogène en montrant à quel point son parc immobilier s'est transformé, mais il tend à confirmer le rôle dominant du marché dans la mutation des villes contemporaines. Marcotte et David ont entrepris une démarche singulière en se penchant non pas sur des textes littéraires mais sur un échantillon de journaux communautaires distribués dans des municipalités de la Rive-Sud de Montréal. Ils analysent aussi bien les articles que les publicités immobilières qui s'y trouvent afin de découvrir comment la banlieue contemporaine se représente à elle-même. L'article de **Gabriel Tremblay-Gaudette** nous entraîne vers un tout autre univers, nous ouvrant les portes de la culture hip-hop, qui a traditionnellement revendiqué son appartenance urbaine. Il interroge la façon dont le rap québécois francophone, issu des couronnes montréalaises, a dû composer avec les tropes négatifs liés à la vie banlieusarde et doter ce territoire d'une nouvelle légitimité. De son côté, **Carmen Mata Barreiro** adopte un point de vue inédit sur la banlieue en étudiant ses représentations dans les écritures migrantes. Son texte montre que le rêve banlieusard occupe un

statut très différent selon les générations d'immigrants, leur degré d'intégration et le stade de leur cheminement identitaire. À cette banlieue traversée par de nouvelles configurations et quêtes de légitimité, **Bertrand Gervais** oppose la banlieue vide, dépeuplée du film *Bienvenue au conseil d'administration* de Serge Cardinal, où la pensée, la vie même sont menacées. Cette *suburbia* sans nom devient le modèle du système capitaliste mondial qui a écrasé toutes les formes de résistance possibles.

Cette contribution ainsi que celles qui l'ont précédée permettent d'apprécier l'évolution des discours sur la banlieue depuis l'après-guerre et de constater qu'au-delà de la satire, cette figure implique des enjeux esthétiques, sociaux et politiques qui éclairent l'histoire récente du continent nord-américain.

## Deuxième partie : Écrire la banlieue. Réflexions littéraires

Dans la deuxième section de l'ouvrage, quatre écrivains québécois réfléchissent à la place que prend la figure de la banlieue dans leur pratique de création. Comment la fiction et la poésie peuvent-elles arriver à penser le territoire suburbain sans tomber dans la caricature ou le mépris? Chacun à leur manière, **Fannie Loiselle**, **Michael Delisle**, **Carole David** et **William S. Messier** avouent la difficulté de se défaire des clichés quand il est question de la banlieue. Pourtant, certains constats se dégagent de la lecture croisée de leurs textes. La banlieue place l'énonciateur devant l'urgence de se *situer* : ni la ville ni la campagne, elle reste cet espace indéfini, aux frontières floues, apparemment sans passé, sans ancrage culturel. C'est en cela qu'elle s'avère fertile pour l'écriture, parce qu'elle suscite les recoupements, les contrastes, les transgressions, l'invention. Elle est un « foyer de résistance », écrit Messier.

Pour ces écrivains, la banlieue est plus qu'un décor, elle inscrit dans la fiction les événements, les objets et les gestes de la vie domestique, dans ce qu'ils ont de familier et d'inquiétant à la fois. Par son caractère statique, l'espace banlieusard laisse percer

l'appréhension de la catastrophe à venir, affirment David et Loïselle. De cette angoisse naît le réflexe de nos contemporains de s'isoler chez soi, « le projet de fortifier son espace », comme le formule Delisle. Dans tous les cas, les textes de ces écrivains révèlent qu'avec la banlieue se déploie un rapport problématique à la mémoire, à l'identité et à la culture.

### Troisième partie : La banlieue entre conformisme et transgression

Si le discours critique sur la banlieue peut difficilement être ignoré tant il occupe l'espace social, autant le prendre en charge et l'étudier de plus près. C'est le parti que prennent les auteurs de cette troisième section. Ils cherchent à repérer dans les œuvres les écarts, les non-dits, les détournements qui approfondissent le dédain, voire la haine du territoire suburbain, de ses habitants et du mode de vie qui leur est associé. Leurs articles abordent de front l'accusation de conformisme le plus souvent adressée à la banlieue et explorent sa contre-partie, c'est-à-dire les transgressions auxquelles invite cette figure ultime de la norme.

**Michel Nareau** propose une lecture des nouvelles formes énonciatives de la banlieue dans le roman québécois, en tenant compte de l'histoire de la région suburbaine, de ses stratifications, de son autonomisation progressive et des nouveaux modes de sociabilité impliqués. **Alice van der Klei** poursuit cette investigation en se penchant sur la représentation des rapports de voisinage dans trois romans québécois contemporains. Elle y débusque les clichés reliés à un environnement entouré de haies de cèdres, tout en démontrant quelles transgressions y restent possibles. Dans son analyse d'un roman de Thomas Berger, **Simon Brousseau** décrit quant à lui ce moment où l'appartenance d'un personnage à son milieu banlieusard se voit testée par l'arrivée d'étrangers aux mœurs radicalement différentes. Brousseau travaille à mettre en évidence les écarts de langage et de conduite entre les parties antagonistes et l'enjeu moral que ceux-ci soulèvent. L'article de **Marie Parent**

dépeint lui aussi la banlieue comme un espace de tension et de lutte, en proposant une lecture d'une nouvelle d'Alice Munro qui met en scène la reconfiguration des banlieues canadiennes dans les années 60. Le texte de Munro permet d'historiciser la banlieue et révèle que son apparent conformisme masque des pratiques et des discours divergents. En analysant un corpus aujourd'hui moins connu, celui des *pulp fictions* érotiques des années 60, **Antonio Dominguez Leiva** montre comment la vie sexuelle débridée des banlieusards devient un objet de fascination pour les lecteurs et une manière détournée pour les écrivains d'articuler une critique sociale ou morale qui sent rapidement la recette. Mais, comme le vérifie à son tour **Laurence Côté-Fournier** à partir de différents films québécois et américains, la réutilisation constante de certains « trucs » visant à souligner la déchéance des habitants de la banlieue donne parfois lieu à des renversements intéressants. Pour Côté-Fournier, la récurrence du portrait de famille professionnel dans différentes œuvres transmet l'impossibilité pour un personnage d'appartenir à la banlieue, mais elle signale aussi la présence d'un sentiment plus complexe où se mêlent attachement et inquiétude.

« [T]he suburb has come to reflect the phobias and insecurities of American culture<sup>14</sup> », affirme Robert Beuka dans *SuburbiaNation*. L'imaginaire de la banlieue semble cristalliser une inquiétude contemporaine : elle témoigne de nos préoccupations envers notre façon d'organiser le territoire et de penser l'urbanité, la consommation, la communauté. Ce collectif souhaite offrir une prise nouvelle sur un sujet amplement traité dans le monde anglo-saxon, mais encore très peu étudié dans une perspective québécoise. Bien que certains objets d'analyse soient états-uniens et canadiens-anglais, la plupart des œuvres étudiées ici proviennent du Québec et nous permettent de définir ce que notre banlieue imaginaire a de spécifique. Pour différentes raisons historiques qui se profilent à travers les articles, certaines œuvres québécoises s'approprient un

14. Robert Beuka, *SuburbiaNation. Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 19.

peu différemment cet univers, non parce qu'elles témoignent d'une plus grande liberté d'esprit des créateurs, mais parce que les formes suburbaines se sont intégrées d'une manière particulière à notre territoire et à nos récits.